From *Annual of Armenian Linguistics*
Volume 6, 1985

# Arm. *dašxuran* et arm. *vsestak*

ANAHIT PÉRIKHANIAN
Leningrad

I. Arm. *dašxuran*.

Arm. *dašxuran* (thème en -a-) 'grande coupe, broc, bassine' n'a pas reçu d'étymologie satisfaisante.[1] Mais son sens est clair, bien qu'il s'agisse d'un hapax.

Ce mot est attesté dans le Cantique de Déborah (Juges V, 25) et en voici le contexte: ǰur xndreacʻ, ew et katʻn, dašxuranaw zawraworacʻ matoycʻ kogi 'Il (= Sisara) demanda de l'eau, et elle donna du lait; dans la coupe des puissants elle lui offrit de la crême . . .'. Le texte arménien de ce passage suit de près la version des Septante et le mot qui nous intéresse correspond à gr. λεκάνη.

Arm. *dašxuran* est d'origine parthe et son prototype iranien se laisse aisément reconstruire: c'est un ancien composé **udaxšaudana-*, de **udan-* 'eau' + **xšaudana-*, adjectif verbal de **xšud-* 'couler' (sens transitif-causatif: 'faire couler, verser'), le tout signifiant '(récipient qui sert) à verser de l'eau'. Primitivement, ce mot pouvait bien servir pour désigner plus particulièrement une 'coupe (ou un broc) servant aux libations sacrificielles'. Pour la composition, cf. sanscr. (ṚV) *māṁs-pácana-* '(récipient servant) à cuire les viandes'.

Le mot arménien a pour original qu'il reflète de façon régulière m.-iran. **udaxšōdān*, forme continuant, en parthe ou en moyen-mède, l'ancien composé que nous venons de reconstruire.

Cette analyse appelle une observation qui intéresse la phonétique historique. Comme l'initiale [d-] le montre bien, la syncope, en arménien, des voyelles [u], [i] dans les syllabes inaccentuées précédait le début du rhotacisme de la dentale sonore post- et intervocalique. S'il n'en était pas ainsi, m.-iran. **udaxšōdān* aurait donné, en arménien, **urašxuran*, le maintien, à l'initiale, de [u-] et de [i-] devant [r], [l], [n] et [m] étant de règle dans cette langue. Ceci nous permet d'indiquer la fin du I s. après J.-C. comme *terminus ante quem non* du passage Vd(V) > Vr(V) en arménien.

2. Arm. *vsestak*.

Le mot *vsestak* que nous allons étudier est un hapax, lui aussi, mais son sens est à éclaircir. On le trouve dans l'ancienne traduction des Chroniques (II Chron., 2, 10), traduction faite dans la première moitié du V s. après J.-C. et fort peu remaniée par la suite.[2]

Voici le texte du verset: Ew ahawasik gorcaworac'd p'aytaharid caṙayic' k'oc' hraman tuak' tal vsestak c'orenoy koṙs k'san hazar, ew jit'oy mars (k'san hazar), ew ginoy mars k'san hazar 'Et voilà que nous avons ordonné de donner[3] aux ouvriers-bûcherons, tes serviteurs, vingt mille *kōr* de froment . . ., vingt mille *kōr* d'orge, (vingt mille) *mar* d'huile et vingt mille *mar* de vin'.

En vue d'établir le sens du mot inconnu, ce texte du verset avait été comparé par H.Adjarian avec son correspondant dans la Vulgate arménienne (VA). Or, dans celle-ci, la traduction de ce verset suit littéralement le texte grec des Septante: (VA, II Chr. 2, 10) Ew gorcawnēic'n ork' hatanen zp'aytn i kerakur etu hac' ṙočik caṙayic' k'oc' (= εἰς βρώματα δέδωκα σῖτον εἰς δόματα τοῖς παισί σου), k'san hazar k'oṙ c'orenoy, ew k'san hazar k'oṙ garwoy, ew k'san hazar č'ap' (= μέτρον) ginwoy, ew jēt' k'san hazar č'ap'. 'Et à ceux des ouvriers qui coupent les bois, pour (leur) nourriture, j'ai donné du pain et des aliments à tes serviteurs, vingt mille *k'oṙ* de froment, vingt mille *k'oṙ* d'orge, vingt mille mesures de vin et vingt mille mesures d'huile'.

Bien que les deux traductions du verset ne s'accordent pas dans le détail et que les divergences ne relèvent pas uniquement du choix de moyens grammaticaux et lexicaux, Adjarian conclut à l'identité, pour le sens, de *vsestak* et de *hac' ṙočik* (= σῖτον εἰς δόματα), en déduisant, pour *vsestak* qu'il n'analyse pas, l'acception de 'paye en nature; obligation alimentaire' (*ṙočik, t'ošak*).[4] Cette interprétation du terme ne mérite pas une grande confiance, car elle a été obtenue par un procédé qui fait fort peu de cas des divergences dans ces deux traductions dont chacune reflète une version et une tradition particu-

lière du texte biblique. Le doute devient plus grand encore lorsqu'on aborde le problème de l'étymologie: ce mot, à l'aspect si nettement iranien et de composition transparente, ne se laisse pourtant pas expliquer à partir du sens lui attribué par H.Adjarian.

L'ancienne traduction arménienne des Chroniques, comme G.Khalathianz, son éditeur, l'avait bien vu, a été faite du syriaque.[5] Ce fait saute aux yeux: à part d'un nombre de noms propres et de toponymes présentés ici dans leur forme syriaque qu'ils n'ont pas ou bien qu'ils n'ont plus dans la Vulgate,[6] l'on voit des calques (par exemple: *vran žamu* = syr. *maškenzabnā* : VA *xoran vkayut'ean* = σκηνὴ τοῦ μαρτυρίου) et des erreurs révélatrices (par ex., *Omuši* = syr. *wāw* copulatif + *Muši*, n.pr.: VA *ew Musi*; *Bašawuł* < **Baršawuł* = syr. *bar Šā'ūl* 'fils de Saül'). Signalons, également, des emprunts au syriaque que l'on ne rencontre pas ailleurs, comme *k'ep'ur* 'cruche, coupe' (: VA *tašt*), par exemple, vocable "glissé" de l'original syriaque. Cette traduction diffère avantageusement de la Vulgate par une remarquable élégance du style; les constructions étrangères à la syntaxe de l'arménien, si abondantes dans la Vulgate, y sont très rares. Et bien qu'elle ne nous soit pas parvenue dans son état premier, peu importantes sont les interpolations y introduites ultérieurement en vue de la rapprocher du texte canonisé.

Il s'ensuit que, pour établir le sens de arm. *vsestak*, il faut consulter le verset II Chr. 2, 10 dans la Pĕšīṭtā. Malheureusement, le texte syriaque de ce verset suit fidèlement celui des Septante: tout comme la Bible arménienne, la Pĕšīṭtā n'a pas échappée, elle non plus, au zèle des fanatiques de la traduction grecque.

Il faut donc remonter à la source. La Pĕšīṭtā de la première rédaction (II s. après J.-C.) avait pour original un manuscrit hébreu du groupe protomassorète ainsi que les Targum; pour les Chroniques notamment l'on suppose l'intermédiaire d'une traduction araméenne.[7] Quant au verset qui nous intéresse, la comparaison de son ancienne version arménienne avec le texte hébreu - nous le reproduisons ici dans sa vocalisation massorète - fait apparaître leur correspondance textuelle parfaite.

II Chr. 2, 9 (= II Chr. 2, 10): wəhinnē laḥōṭəḇīm ləkōrəṯē hā'ēṣīm nāṯattī ḥiṭṭīm makkōṯ la'ăḇāḏăḵā kōrīm 'ăśrīm 'ălāp̄ ūśə'ōrīm kōrīm 'ăśrīm 'ălāp̄ wəjajin battīm 'ăśrīm 'ălāp̄ wəšămăn battīm 'ăśrīm 'ălāp̄. 'Et voilà que j'ai donné à ceux qui ramassent et qui coupent les bois, à tes serviteurs, vingt mille *kōr* de froment battu, vingt mille *kōr* d'orge, vingt mille *bath* de vin et vingt mille *bath* d'huile'.

L'on voit que arm. *vsestak* correspond à hébr. *makkōṯ*, dérivé de la racine NKH 'battre'. Le mot arménien aurait donc un sens bien différent de celui qu'Adjarian lui supposait. Dans la phrase, il est employé en tant qu'épithète de *c'orean* 'blé', qualifiant ce dernier comme 'battu, égrené' ou bien comme 'broyé, concassé'. Et puisque l'adjectif-épithète précède ici le substantif (au Gén.: *c'orenoy*), l'accord des cas ne s'impose point.

L'étymologie de *vsestak* est transparente. Ce mot, d'origine parthe, est un dérivé de iran. **said-* 'fendre' (sanscr. *chid-*, gr. σχίζω, lat. *scindō*). En iranien, les représentants de cette racine sont assez nombreux: av. *ava-saēd-* 'briser: détruire', sogd. *'wsynd-* 'briser'; balōčī *sindag* 'id.', pehl. *apasih-* (< *apa-sidya-) 'être brisé, détruit'; m.-perse manich. *frsyn-* (< *fra-sind-) 'fendre, casser', parthe *systg* 'brisé', *frsystn, frsynd-* 'rompre; briser', *'bsyst* 'rompu'. Il y en a aussi qui sont préfixés de *vi-*: pehl. *visistan* 'fendre; briser; rompre; séparer'; *visistak* 'séparé', m.-perse manich. *visistan, visin(n)-* (< **vi-sind-*) 'id.', pers. *gusistan* 'rompre; annuler', cf. aussi pehl. *visēh kartan*, parthe *wsyd kyrdn* 'rompre, annuler; détacher; expédier, renvoyer'. Cette liste paraît assurer, pour arm. *vsestak*, les acceptions suivantes: 1) 'brisé, broyé'; 2) 'séparé, dépiqué, égrené, battu'.

Tout est clair donc du coté arménien. Or il n'en est pas ainsi en ce qui regarde le texte massorète. Car ce verset est unanimement jugé corrompu et à l'endroit même qui nous importe le plus, dans la graphie *ḥṭym mkwt*. Le fait est que la lettre *mēm* commençant le second mot est munie de signe vocalique *paṯaḥ*, ce qui assure, pour ce mot la leçon *makkōṯ*. Cette forme se prête à deux analyses. Ce serait un participe de *hiph'īl* du radical NKH 'battre' accordé, en nombre et en genre, avec le déterminé, ḥiṭṭīm (Plur., fem.) 'blés'. Or, un participe de *hiph'īl* ne pouvant normalement avoir que le sens actif et transitif - celui de 'battant', pour notre cas - cette explication est inacceptable. Il serait également possible de prendre *makkōṯ* pour un nom d'action ('battage'), mais ceci imposerait, pour le déterminé, une forme de *status constructus* (*ḥiṭṭē makkōṯ*).

Ni l'une ni l'autre de ces analyses ne méritant d'être retenue, l'on s'accorde à corriger l'énigmatique *makkōṯ* du *textus receptus* en le remplaçant par *makkōlāt* 'nourriture' (contraction de *ma'ak̲āləṯ*) que l'on rattache au mot suivant, *la'ăb̲āḏāk̲ā* 'à/pour tes serviteurs'.[8]

Tout paraît corroborer cette conjecture. Il y a d'abord, pour l'appuyer, un parallélisme évident entre ce verset et le verset I R 5, 25 (= III R 5, II) que voici: ūšəlōmō nāṯan ləḥīrām 'ăśrīm 'ălāp̄ kōr ḥiṭṭīm

makkōlāṯ ləḇēṭō wəʿăśrīm kōr šämän kāṯīṯ kō-jittēn šəlōmō ləḥīrām šānā ḇəšānā. 'Et Salomon donna à Hiram vingt mille *kōr* de froment - pour l'alimentation de sa maison - et vingt (mille) *kōr* d'huile pure (litt. 'écrasée'). Voici ce que Salomon donnait à Hiram chaque année'.

Qui plus est, cette conjecture rétablit, pour II Chr. 2, 9 (10), une conformité parfaite entre le texte massorète et la Vulgate latine ('. . . servis tuis dabo in cibaria . . .'), la version des Septante et le Targum (aram. *pīrnūs* 'nourriture').[9]

Seul le témoignage arménien s'y oppose. Mais, il est précieux, car il prouve bien l'existence, au commencement de l'ère et peut-être même avant, des manuscrits hébreux ayant dans ce verset la graphie *ḥṭym mkwt*, qu'il s'agisse d'une altération de *ḥṭym m'klt* ou d'une variante autonome, et qu'un manuscript de ce groupe (ou bien un Targum réflétant la même tradition du texte) avait servi d'original aux premiers rédacteurs de la Pĕšīṭtā. Il est évident qu'une Pĕšīṭtā peu remaniée était à la base de la première traduction arménienne de la plupart des livres de l'Ancient Testament.

Ce témoignage arménien montre aussi que, beaucoup plus tard (VII - IX ss.), se servant des manuscrits hébreux de cette même lignée, les massorètes n'ont rien changé à la graphie du verset II Chr. 2, 9. Seulement ils ont commis une erreur de notation vocalique. Il suffit de remplacer ici le signe *paṯaḥ* par le signe *qibbūṣ* pour restituer la leçon correcte: *mukkōṯ*, participe de *hophʿel* ('battu') dûment accordé avec le substantif *ḥiṭṭīm* auquel il se rapporte et qu'il spécifie ('blés battus, égrenés'/'froment broyé').

**FOOTNOTES**

[1] On ne saurait prendre au sérieux la proposition de F.Korsch (voir H.Adjarian, Armatakan baṙaran, I, p. 622) qui voulait y voir un composé de iran. **daxšava-* 'combustible' et de iran. **dāna-* 'dépot, réservoir'. Rien n'autorise de supposer ici un 'récipient à combustible'. D'ailleurs, iran. **daxšava-* 'combustible' est inexistant.

[2] Girk' Mnac'ordac' əst hnagoyn hay t'argmanut'ean (éd. G.Khalathianz), "Trudy Lazarevskago Instituta", I, Moscou, 1899.

[3] Ici *hraman tuak' tal* rend, évidemment, l'intensif-causatif de NTN dans l'original syriaque.

[4] H.Ačaṙean, Hayerēn nor baṙer noragyut Mnac'ordac' Groc' mēǰ, Vienne, 1908, p. 32; Hayerēn Armatakan baṙaran, IV, p. 349.

[5] Voir la préface de Khalathianz à l'édition du texte; voir aussi N.Ya.Marr, Novootkrytyj armjanskij tekst "Paralipomenon", Tiflis, 1902.

[6] Cf., par exemple, *Abišov*: (VA) *Abisuē*; *Hṙubēl* : (VA) *Ṙubēn* = Ῥουβήν; *Šawuł* : (VA) *Sawuł*; *Cop'oniay* : (VA) *Sap'anay*; *Śamrin* : (VA) *Samaria*; *T'aršiš* : (VA) *T'arsis*.

[7] S.Fraenkel, Die syrische Übersetzung zu den Büchern der Chronik, Leipzig, 1879; C.Peters, Peschitta und Targumim des Pentateuchs, "Muséon", 48 (1935), p. I-54; A.Vööbus, The Oldest Extant Traces of the Syriac Peshitta, "Muséon", 63 (1950), p. 191-204; id., Die Einfluβ des altpalästinischen Targums in der Textgeschichte der Peschitta des Alten Testament, "Muséon", 68 (1955), p. 215-218.

[8] Voir E.Bertheau, Die Bücher der Chronik, Leipzig, 1854, p. 252; W.Gesenius, Hebraïsches und aramäisches Handwörterbuch, Leipzig, 1905, s.v. *makkāh*; L.Kohler, W.Baumgartner, Lexicon in Veteris Testamenti libros, Leiden, 1958, p. 521.

[9] M.Rosenberg und R.Kohler, Das Targum zur Chronik, "Judische Zeitschrift für Wissenschaft und Leben", 8 Jahrg., Breslau, 1870, p. 157.